

Nicolas

Devant lui, l'autoroute tranche les falaises calcaires du Quercy, enjambe d'étroites vallées. Nicolas vient de passer Brive, il traverse la Dordogne, paresseuse couleuvre, endormie sous le pont de Souillac. Sur le causse, l'horizon est immense: les lignes bleutées s'entrecoupent dans la lumière de mai. Il appuie sur l'accélérateur: la voiture répond correctement. Le volant gainé de cuir, le ronronnement discret de la puissante cylindrée, l'environnement confortable de l'automobile de luxe lui procurent un agréable sentiment de sécurité. Il jette un coup d'oeil satisfait dans le rétroviseur qui lui renvoie l'image d'un grand gars, brun, sportif et décontracté.

Il traverse le département du Lot; autrefois, au long de la Nationale 20, un panneau publicitaire planté, sur un plateau, vantait: «Lot: terre des merveilles». Cela le fait sourire. Vingt ans et plus qu'il a quitté définitivement ce pays. Il ne garde souvenir d'aucune «merveille»! Aujourd'hui, son voyage le conduit en Espagne où il a réservé une location cinq étoiles «les pieds dans l'eau». Il a hâte de commencer ses vacances, les premières depuis trois ans. De longues vacances: avec la Compagnie pétrolière qui l'emploie sur une plate-forme en mer du Nord, il a négocié des congés cumulés.

Hier, il a quitté Anna. Il revoit son profil calme quand elle l'a conduit, en voiture, à l'aéroport d'Oslo. Calme comme à l'habitude, Anna! Pas une protestation, pas une ombre de reproche dans son regard clair alors qu'il part, plusieurs mois, seul. Est-elle indifférente? Fataliste? Pragmatique seulement, son amant prend des congés, elle ne peut s'y associer, c'est la vie! À quoi bon se rendre malheureux quand on ne peut rien changer aux choses?

Le côté résigné d'Anna, qui rend son caractère si facile à vivre au quotidien, l'a, cette fois, un peu agacé. Il aurait aimé la sentir plus émue quand il l'a serrée dans ses bras. À peine, a-t-elle soupiré: passe de bonnes vacances! De toutes façons, l'été, moi, tu sais... il y a toujours tellement de travail! Une fois installé dans l'avion, un verre de whisky à la main, il a jeté un coup d'oeil à travers le hublot: sous l'aile du Boeing, la Norvège, dans une grisaille désolée, est devenue floue, il s'est senti soudain très léger.

Anna... À cette heure-ci, elle travaille au gasthaus de Georg, un cube de ciment bardé de bois rouge, avec une courte terrasse ceinturée d'une rambarde en sapin découpé, un toit pentu, une maison semblable à beaucoup d'autres dans ce village côtier. Ceux de la pêche hauturière, ceux de la plate-forme pétrolière, quelques familles y demeurent tout au long de l'année, un monde travailleur, taiseux, vivant de peu, pour qui l'église et le gasthaus sont les seules distractions. En ce moment, peut-être, Anna est en train de lessiver le plancher de la salle du café. À la lisière de ses cheveux perce une légère transpiration. C'est la première chose que Nicolas a remarquée, cette moiteur, lorsque des années avant, poussant la double porte de l'auberge, il avait surpris le regard étonné de cette femme haute et blonde.

Sans baisser les yeux, elle le regardait entrer. Lui, avec son teint mat, ses cheveux bouclés, très noirs, ses sourcils en broussailles, sûr ! Il n'était pas d'ici ! Elle transpire, Anna.

L'échauffement de ce grand corps blanc, l'imperceptible rosée qui en humecte le duvet, révèle-t-elle un trouble ? Nicolas sait que Georg, le patron du gasthaus, se moque des ses joues rouges et des mèches de cheveux blonds qui frisottent dans la nuque, comme si habiter à deux maisons à côté, venir tous les jours vérifier si tout fonctionne bien, lui donnait des privilèges. Parfois, raconte Anna, il se plante là, assis en face d'elle. Simplement, il la suit du regard...

C'est un vieil homme de soixante-dix ans. Il répète, hoquetant un peu : Anna ! Ah ! Anna ! Elle lui trouve un drôle d'air mais comme il n'est jamais allé plus loin et qu'il lui laisse de plus en plus la responsabilité du café et de la pension, cela ne la dérange pas. Ça fait quatre ans qu'elle travaille dans ce gasthaus : serveuse d'abord - il lui a bien fallu bien trouver un travail après la naissance d'Ann-Lies ! - maintenant que Georg vieillit, il a confiance en elle, c'est elle qui gère l'établissement. Elle a essayé de rendre plus accueillant ce café, essentiellement une grande salle au plafond bas avec des tables en bois blanc et des chaises toutes raides à barreaux. Elle a fait installer un bar moderne, des tabourets rembourrés ; elle a confectionné des dossierets et des galettes en coton molletonné bleu pour les sièges de la salle ; elle a garni la fenêtre d'un rideau en étamine blanche brodée d'une grecque bleue la même que celle qui décore les quelques chambres mansardées louées aux habitués de la maison. La plupart sont des gars de la plateforme. Comme Nicolas, ils habitent trop loin pour rentrer chez eux en congé ;

ils viennent, ici, passer leurs temps de repos, discuter, boire, jouer aux cartes et, l'alcool aidant, essayer de s'amuser un peu. Certains y passent Noël. Anna prépare la fête. C'est un des rares moments où Nicolas la voit surexcitée. Elle court partout, elle récapitule : tu comprends, il faut tout prévoir si l'on veut que les clients reviennent, commander les fûts de bière et les viandes fumées, fabriquer les couronnes de houx, cuisiner les gâteaux aux fruits, les sablés à la cannelle, décorer le sapin... remplir les bas de laine rouge de petits cadeaux, et quoi encore ?

Noël en Norvège ! Pourquoi je pense à ça maintenant ? se demande Nicolas. Le thermomètre extérieur de la voiture indique 24° ! Il abaisse la vitre : une bouffée de chaleur s'engouffre dans l'habitacle, elle est chargée d'une odeur oubliée de pierraille chauffée et de sedum acre. Un petit garçon s'échappe de la ferme familiale, galope sur les tertres calcaires du Quercy blanc, pose des collets, construit des cabanes avec des branchages couverts de lichen gris, ramasse les coquilles séchées de minuscules gastéropodes, - les cagouilles -, tiens ! le mot lui revient, prélève la mousse fraîche sous les chênes bas pour en faire des coussins, et, les bras croisés sous la nuque, contemple la navigation des nuages : ils bougent, ils composent des figures nouvelles puis s'en vont ailleurs, seuls, libres...

Maintenant, la signalétique autoroutière indique une sortie : « Cahors nord ». Impulsivement, Nicolas se rabat à droite, ralentit, s'engage sur la bretelle qui monte sur le causse au-dessus de Cahors.

Émile

Nicolas a stoppé la voiture en haut du chemin de crête. De là, il peut voir l'ensemble de la ferme isolée dans le moutonnement des collines et des chênes: la grange, le hangar, les petites annexes qui servaient autrefois à loger porcs et basse-cour. Désaffectées, les cours sont ponctuées de massifs laissés à l'abandon. Se superpose l'image des tas de fumier que, vingt ans avant, il extrayait à la fourche, de la porcherie et des poulaillers. Il distingue, dans le hangar, quelques machines agricoles rouillées. Un grand silence remplace les raclements et les meuglements des vaches. Il aspire une bouffée d'air: des effluves chimiques se mêlent au parfum de giroflées s'accrochant aux interstices des murs.

Un peu à l'écart, la maison familiale demeure inchangée. Seules des tuiles plus claires indiquent les réparations effectuées, le fil du temps. Un portail en bois qui n'existait pas jadis, abrite la cour des regards. Nicolas demeure immobile, la main posée sur le vantail, incapable de le pousser, d'entrer, saisi d'une hésitation aussi forte que celle qui s'était emparée de lui quand il a quitté la maison, faisant exploser le cadre familial.

Les souvenirs se bousculent, les buis topiaires, le vieux palmier déplumé dont les feuilles pendantes cliquettent au vent de printemps; dessous, les dindes et leurs couvées grattaient la

poussière. Le mâle redressait sa molle crête rouge, il violaçait, gloussait comme un siphon se débouche, gonflait ses plumes toutes noires, se précipitait sur l'enfant pour lui piquer les mollets. Et ce jars qui se battait chaque jour avec le coq ! À vrai dire, c'était le coq qui se jetait sur lui, tout ébouriffé de colère, essayant de lui crever les yeux ! Ce coq irascible et bruyant, Nicolas l'avait, un jour, coursé dans le poulailler jusqu'à ce qu'épuisé, le volatile se réfugie à l'angle d'un perchoir. Nicolas l'avait attrapé, croisant en arrière, pour l'immobiliser, ses ailes noires et rouges ; l'animal se débattait bec et ongles, Nicolas tenait bon. Tel un trophée, il l'avait apporté à sa mère : Marie riait aux larmes et l'avait saigné sur le champ !

Aujourd'hui, il n'y a plus de volaille, seulement le silence. Nicolas s'approche des marches de l'escalier : les pierres sont creusées, irrégulières, fendues. La grosse cloche, accrochée à l'entrée, s'en servait-on ou bien cette sonnette électrique l'avait-elle déjà remplacée ? Nicolas appuie sur le bouton. La stridence du timbre glace le silence doré où, dans leurs niches de pierre chaude, roucoulent les pigeons. Il attend. C'est interminable. Puis, des aboiements, des frottements de pas, des cliquetis de chaîne. La porte s'ouvre. Une tête de chien se faufile. Le père paraît. Haut et sec, un vieillard. Il s'appuie sur un bâton noueux. Il dévisage le visiteur de haut en bas. Muet. Regarde encore. Et encore. Se tait toujours. Les sourcils sont devenus blancs, un maillage de rides profondes entoure sa bouche. Le regard cependant reste celui d'avant : noir, vrillant, sans aménité. Une lame de rasoir. Le même regard que celui qu'il a jeté sur son fils quand celui-ci lui a dit : je pars ! Un éboulement disloque le ventre de Nicolas, un tremblement se propage à ses mains, à ses jambes. Enfin, comme tirés d'un puits, des mots sortent :

- Ta mère est morte.

À ce moment, Nicolas perçoit avec précision l'éparpillement des fleurs roses du marronnier emportées par le vent d'autan et, en contrepoint, la lancinante plainte des tourterelles. Un vide se creuse, un vertige. Il attend.

- Elle est morte moins d'un an après ton départ...

- Papa... articule Nicolas avec effort.

- J'ai loué les terres... puis la maison... en viager.

- Papa...

- Un fils qui refuse de reprendre la ferme de famille, peut-il encore m'appeler papa ? murmure le vieux, se parlant à lui-même.

Nicolas regarde la dalle du seuil, trouée, noircie d'usure. Combien de générations de sabots, de galoches, ont-elles raclé ce passage en se rendant au travail des champs ? Nicolas, le self-made-man qui a « réussi » à la force du poignet dans les plates-formes pétrolières, Nicolas, sûr de lui, Nicolas le costaud, le sportif dans son costume de lin clair, Nicolas regarde le bout de son mocassin ciré, posé comme une incongruité sur la pierre d'entrée de la maison familiale. Il mesure vingt années de silence.

Un tourbillon de vent bascule dans la cour, brassant des bouffées de fenaison, il porte le chaud, il porte le froid. Sans un mot, le vieux pivote avec lenteur, pénètre dans la maison, ferme la porte. Nicolas entend la targette de sûreté frotter le dormant. Il ne bouge pas, pétrifié. Émile Borie, son père, vient de lui fermer la porte au nez. La stupeur le cloue sur place. Son père le rejette. Sans appel ! Il le connaît bien, le vieux ! Marie, sa mère n'est plus là. Jamais plus... Jamais plus son indulgence

n'adoucir la rigueur du vieux.

Qui le reconnaîtra ? Qui le connaît-il encore ici ? Personne ! À quoi bon s'attarder ? Nicolas décide de repartir aussitôt. Il reprend la voiture, il roule le plus vite possible, il essaie d'ignorer les croupes des collines arrondies sous leur toison de chênes rabougris, les petites combes vert tendre à l'herbe floconneuse sous le vent léger, les moissons qui verdissent dans l'air vif des plateaux, les vignobles aux alignements serrés, dont les pampres tortillonnent dru. Peu à peu, derrière le chagrin, la colère monte : il est blessé plus violemment qu'il n'aurait cru. Quelle mouche m'a piqué ? se demande-il. Je n'aurais jamais du retourner là-bas ! Je savais très bien que tout était fini avec mon père ! Mais Maman... pauvre Maman ! Il étouffe un sanglot. Sa mère, il l'aimait. Il doit lui dire un dernier adieu... Pour la deuxième fois, Nicolas fait demi tour.

Marie

La petite route serpente dans la vallée, elle longe le pied des collines suivant les sinuosités du ruisseau à demi sec, dont on devine les lenteurs derrière les berges embroussaillées. Sa Séoune... Ce trajet, il l'a si souvent parcouru à pied pour aller à l'école, au catéchisme, à chaque saison, attentif aux fêtes discrètes que la campagne offre à ceux qui savent la regarder. Sa puissante voiture, même en bas régime, occupe la totalité de l'étroite chaussée, elle lui semble incongrue : ce vallon n'est-il pas dédié aux cultures, luzernes, maïs, colzas jaune acide? Nicolas se surprend en train de nommer les familles qui, autrefois, cultivaient ces terres et dont les fermes, au pigeonnier blanc, sont plantées sur les coteaux. Mais, les toitures neuves, les façades ravalées, les plantations d'arbres d'agrément, corroborent ce que les journaux lui ont appris : les paysans ont vendu leurs maisons à des étrangers. Les Parisiens, les Anglais ou les Hollandais n'en trouvant plus dans la touristique Dordogne, refluent vers le Lot.

Le cimetière isolé dans la campagne a été réaménagé : depuis le Moyen Age, la chapelle élevée au milieu du champ funéraire clos d'une murette en pierres, a abrité les veillées mortuaires ou les étapes des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle ; la municipalité a construit maintenant une seconde enceinte en

parpaings de ciment. Nicolas contourne le chevet de l'édifice, il retrouve instinctivement la concession familiale. Elle n'a guère changé : sous la modeste croix en fer forgé, il reconnaît la dalle en pierre, posée à même la terre, portant une plaque au nom de la famille Borie. Tant de fois il a accompagné sa mère ici !

Muette, raidie, elle venait se recueillir sur ce rectangle grisâtre où on lisait : « Jean (1957 + 1965) Élise (1958 + 1965) ».

Nicolas conserve quelques images floues de son frère et sa soeur aînés. De la méningite virale foudroyante qui les a emportés mais l'a épargné, lui, il ne se souvient pas.

On l'a brutalement envoyé jouer dehors. Il s'est réfugié dans un chemin creux, à flanc de coteau, chauffé d'un rayon de soleil d'hiver. Tout autour il y a des buis gros comme des arbres, qui sentent bon. Avec des branches cassées, tombées lors des derniers orages, il s'est exténué à retourner des pierres moussues, les plus grosses, les plus difficiles à lever qu'il pouvait trouver. Comme ça, pour rien ! Pour faire quelque chose, défier l'inexorable, cette chose incompréhensible survenue après un banal retour de l'école, des maux de tête, de la fièvre, le médecin qu'on avait tardé à appeler...

À la maison, une grande agitation règne. Marie enfermée dans la chambre, Émile tourne et tourne, en rond, sans mot dire, un sanglier enragé, Adeline, la voisine, venue à la rescousse, prépare des repas qu'ils ne mangent pas, d'ailleurs personne ne mange, personne ne dort, il entend des pas, des gémissements étouffés toute la nuit avant de tomber épuisé dans une sorte de brouillard blanc ; le visage de cire de Marie, elle sort de la chambre ; le poids du silence ; une immense déchirure vient de briser la famille : Nicolas se rappelle la foudre qu'il a vu,

une fois, fendre le grand chêne du bout du chemin, le laissant écartelé, noir, muet aux vents des saisons.

Après, rien n'a jamais été pareil. Plus tard, il entend chuchoter les voisines, qui viennent parfois donner un coup de main: Cette pauvre Marie! La perte de ses petits, ça lui a tourné les sangs. Les cheveux lui sont devenus blancs en une nuit! Il se demande comment le sang - rouge - a pu blanchir les cheveux. Mais, de sa mère, il est vrai, il n'a connu que des mèches grises.

Ici, dans ce paisible cimetière, sous le nom des enfants, il y a maintenant celui de Marie Lacombe, épouse Borie, (1932+1985). Sa mère. La dernière fois qu'il l'a embrassée, c'était la veille de son départ, il ne lui en avait rien dit, préférant lui laisser une lettre. Ç'avait été dur de la quitter, elle! À cette époque, elle ne parlait presque plus, prostrée dans un abattement chronique que seuls troublaient les éclats de voix entre Nicolas et son père. Elle levait alors la main et secouait la tête, murmurant: non! non! Dans l'enclos des morts, à peine séparé des champs, Nicolas a des larmes lentes et tendres qu'il ne retient pas. Il essuie ses joues, s'étonne de tant d'émotion: il se sentait si fort, si sûr d'avoir définitivement tourné la page. Il se raisonne: sa mère, enfin délivrée de ses tourments, repose dans la campagne sereine en compagnie de sa parenté, des villageois qu'elle a fréquentés, de ce monde endormi dans des tombes à peine émergées d'herbes folles. Autour, la campagne de mai bruisse de grillons, d'oiseaux qui nichent, chèvrefeuille et églantines escaladent la murette.

C'est un lieu doux, un lieu d'enfance: il y venait aider sa mère avec plaisir avant chaque Toussaint. Quelques jours avant le

2 novembre, le jour des morts, le cimetière devenait un lieu de rencontres animé où s'activaient les familles du village. On arrivait avec faux et houx désherber, nettoyer, raviver SA tombe familiale. On sarclait, on grattait, on remontait les croix vacillantes ou les pierres descellées, on réajustait les perles des couronnes que les intempéries avaient malmenées, les « regrets éternels » défraîchis, gravés sur les plaques estompées par les lichens et les pluies. On parlait des défunts, on parlait surtout des vivants, des enfants, des récoltes, des vendanges, et puis des vieux parents, des maladies, des disparitions, des mariages. On posait sur le caveau ou la pierre tombale le pot de chrysanthème récupéré l'an passé, qui avait prospéré grâce aux mains vertes d'une grand-mère vivant encore à la maison. Le travail achevé, on faisait le tour du cimetière recoloré de chrysanthèmes pour admirer les tombes les mieux fleuries : jaune, blanc, grenat ; tombes pauvres avec leur petite croix en bois, un peu penchée, tombes tombées en déshérence, aux dates si anciennes que le nom même des familles était perdu dans le pays, caveaux, tombes de riches, marbre et urnes, et, parfois, le portrait d'une jeune défunte qui offrait son sourire éternel, figé dans la céramique, à l'élégie versifiée de son veuf fortuné, lui aussi décédé depuis des lustres. On s'apitoyait un peu, on se rassurait en lisant les dates de naissance et de décès des voisins disparus, dont la durée de vie était heureusement plus raisonnable.

Nicolas sourit en déchiffrant les noms familiaux : Solacroup, Deltour, Lagarigue, Costes, Puech, Amouroux, Vigié, Delmas... un défilé de visages précis ou flous, d'adultes revêches ou souriants, aux vêtements sombres, d'enfants rougeauds avec lesquels il a partagé l'école et le catéchisme. Que sont-ils

devenus tous ceux là, qui ont accompagné son enfance ? Sans doute ont-ils, eux aussi, quitté le pays pour aller, comme lui, travailler où se trouvait l'argent.

Peut-être reviennent-ils en « vacanciers » dans la ferme familiale devenue « résidence secondaire » ? Pour eux, comme pour lui, le monde d'enfance est un monde englouti. Lui, en tous cas, l'a quitté, délibérément, il y a plus de vingt ans. La nuit tombe. Il pousse la grille rouillée du cimetière, elle grince. Comme jadis. Il reprend la route, il se sent fatigué. Où faire étape ? Il n'est pas pressé : la location en Espagne débute deux jours plus tard. Au village, autrefois, il y avait un hôtel : le Lion d'Or. Pourquoi aller plus loin ?

Monsieur Faure

En arrivant au bourg, Nicolas constate avec étonnement la ceinture de nouvelles constructions hétéroclites qui s'étagent sans grâce autour de la colline. En revanche, le coeur du village est devenu pimpant : les maisons moyenâgeuses ont été restaurées ; les ruelles, pavées de neuf, bénéficient maintenant d'un réseau de tout à l'égout, plus de remugles écoeurants qui l'assaillaient, lorsqu'enfant il remontait la rue tortueuse et humide pour se rendre à l'église de la Ville, l'église du haut, opposée à celle du Faubourg, en bas. L'hôtel du Lion d'Or, façade rejointoyée, volets peints en bleu clair aligne sur le mail une dizaine de tables en plastique blanc où des touristes séduits par la douceur du soir zébré de martinets, boivent force bières en s'esclaffant bruyamment. Des guirlandes et lampions se balancent entre les marronniers en fleurs, reliquats d'une fête récente au village. Nicolas est tenté de s'installer à l'extérieur, de commander, comme les touristes, un coca-cola. N'est-il pas devenu un « étranger » ? Il hésite puis entre à l'intérieur du café. Des hommes discutent, parlant fort, accoudés au comptoir, le même que celui du père Faure. Des jeunes jouent aux cartes dans un coin, le téléphone portable à portée de main. Il s'assied près de la porte comme pour se réserver une sortie d'urgence, il commande un whisky au serveur, jeune gars avenant, en tee-shirt et jean. L'alcool, avalé d'un trait, le détend. Il jette un coup d'oeil autour

de lui : rien ne semble avoir changé ! Il fait signe au garçon de lui apporter un deuxième verre et, gorgée par gorgée, laisse l'alcool imprégner son palais, le détendre, l'apaiser. Il renonce peu à peu à lutter contre les bouffées de souvenirs, il s'abandonne aux images qui le bousculent, les unes appelant les autres en flux incessant.

Oui ! Ce même comptoir barricadait la fond de la salle, le comptoir de Mr Faure, celui où il officiait, son immense ventre ceinturé d'un tablier de toile bleue. Le comptoir ? En fait une haute caisse en bois recouverte de zinc et peinte, sur le devant, d'une guirlande brunâtre en trompe l'oeil. Derrière ce monument, une console en fer forgé, aux étagères en verre décoré d'arum tubulaires verts et ondoyants, enorgueillissait son propriétaire ; il y rangeait, dans un ordre immuable, les alcools, y compris ceux qu'on ne buvait jamais dans le pays, le gin ou le whisky irlandais, la vodka, bouteilles aux formes et aux couleurs étrangères, embouchées d'un bec verseur, mais aussi la fine, la vieille prune, ou le ratafia, dans des flacons poussiéreux et sans étiquette. Le comptoir masquait un évier, un tiroir-caisse tintant à chaque ouverture, et beaucoup d'espace vide où Monsieur Faure poussait négligemment du pied les caisses de limonade ou les cartons défaits des rondouillardes petites bouteilles jaunes d'Orangina.

Ce comptoir, c'était son bastion. Des féaux, ses habitués, des clients occasionnels le fréquentaient, formaient autour de lui une cour très hiérarchisée qu'il traitait avec une attention différenciée selon qu'ils sirotaient au bar, face à lui, debout ou assis sur des tabourets, commentant les dernières nouvelles de La Dépêche, ou bien consommaient, assis dans la salle.

Souvent des paysans s'installaient, deux ou trois, pour traiter une affaire. Ils tiraient des chaises autour d'une table, au fond, près de la porte embuée, commandaient un ballon de rouge, ce vin aigrelet, violet, râpeux qui décape tellement les papilles qu'il faut aussitôt en boire un second pour oublier la rudesse du premier. Mr Faure s'extrait alors lourdement de son repaire, contournait majestueusement le comptoir. D'un grand revers flasque de torchon, il essuyait au passage quelques tables, prenait la commande mais, pour se différencier d'un simple serveur, il profitait d'avoir fait la moitié du chemin pour aller se poster un instant devant la porte du café, et là, comme un empereur inspecte ses troupes, il saluait les passants, les voisins qui prenaient le frais, devant chez eux, sur une chaise paillée. Après ce cérémonial, il retournait au comptoir, revenant vers ses clients, un plateau rond valsant sur son épaisse pogne.

Mr Faure avait, sur le tard, engendré une fille dont la mère, la Paulette, fragile parturiente, était morte en couches. En souvenir de cette femme éphémère, il avait prénommé la petite fille : Pauline. Élevée moitié par une vieille servante, moitié par son père, elle fréquentait, dans la « section filles », la même école primaire que Nicolas. À la sortie des classes, le petit garçon la raccompagnait au prétexte de faire ensemble leurs devoirs. Ils s'asseyaient sagement à une table au fond du café et essayaient de se faire oublier. Alors, commençait le grand jeu. D'abord guetter le moment où Mr Faure, en grande conversation avec un client, aurait le dos tourné. Puis, abandonnant cahiers et crayons sur la table, courir furtivement se cacher dans les obscurs recoins à l'intérieur du comptoir, derrière les caisses de boissons, entre les cartons éventrés, dans leur « cabane », disaient-ils. Ou plutôt une de leurs « cabanes » car, sous cette

appellation, ils s'étaient attribué beaucoup d'autres lieux qu'ils tenaient secrets.

Une cabane, c'était quelques heures de séjour clandestin dans un endroit caché aux adultes, une cabane, c'était se soustraire, avec ravissement et une frayeur délicieuse, à leur autorité et à leurs injonctions. La cabane du comptoir était une grotte obscure à hauts risques, où, blottis comme deux jaunes dans un même oeuf, étouffant leurs rires, ils écoutaient rouler les tonnerres des conversations que Mr Faure tenait en occitan avec ses affidés. Le défi, c'était de durer, invisibles, aux aguets, le plus longtemps possible sans se faire découvrir, de capter ces conversations que, d'ordinaire, les adultes censurent en présence des enfants.

Dans le brouhaha, la fumée du tabac roulé, le relent d'humidité et de moisi léger, des mots s'échappaient, ballons lâchés dans des souffles obscurs ; ils se détachaient, lourds, porteurs d'attente ; une stupeur, un court silence, les faisait chavirer ; puis, d'autres mots arrivaient, les poussaient, délivrant des bribes de sens à travers les vacillantes ombres des sous-entendus.

D'inquiétantes histoires parvenaient ainsi aux oreilles de Nicolas et Pauline cachés dans leur « cabane » :

... Le Louis, le jeteur des sorts, lui, faisait verser les charrettes, eh bé ! on l'avait retrouvé dans le ravin de Fontanes, mort, dénudé, tout charbonneux, un rictus d'horrible volupté sur son visage décharné. Le diable ou la foudre avaient sûrement dû lui tomber dessus, à ce mauvais !

... C'était peut-être bien lui, avec sa magie noire, qui avait envoûté les vaches à l'Anselme devenues une à une enragées : il avait fallu les abattre. Il en avait perdu de l'argent l'Anselme !

Mais pas tant qu'en avait gagné le père de Roger à la foire de Brive! Ah! Celui là, c'était un malin! Il en avait fait des coups! Une fois, - ça s'est raconté partout - il avait vendu à un couillon qui n'y connaissait rien, comme une poulinière de première, une rosse stérile! Et combien de bêtes maquillées, il avait ainsi refilé. Une pommade par-ci, une gonflette par-là, de belles paroles, et que je t'embrouille l'acquéreur crédule.

... Et le suicidé, celui du grand chêne au Pech Peyrou : à chaque anniversaire de sa mort, en novembre, les vieilles femmes voyaient dans le brouillard pendre sa silhouette et son vié s'ériger comme un cierge obscène que venaient piquer les corbeaux. Même la Fifine qui, pourtant, a les pieds sur terre, l'avait vu! Mais enfin, ce sont des femmes, vous savez, alors elles racontent, elles racontent...

... Les femmes, y en a de toutes sortes, bien sûr! Tenez! La Maria Labat. Celle-là, elle avait la peau fine et blanche! Pardi, elle ne se tuait pas à la tâche à la ferme. Veuve et sans enfants, mais rarement seule! Elle en recevait des visites et des billets. Et des cadeaux! Sans lever le petit doigt, elle ne manquait de rien. Mais gare aux couillons qui se faisaient voir en sortant de chez elle. Ils n'avaient pas fini d'entendre crier leur légitime! Maria heureusement, avait d'autres relations. Elle avait son jour en ville pour les « messieurs » de Cahors. Elle les recevait en déshabillé de dentelle noire, comme une dame, avait raconté Lucette, la bonne de la pharmacienne. La Lucette il faut dire, elle s'y connaissait. À cause du pharmacien... plus d'une fois, elle avait été obligée de se faire tricoter par les aiguilles de la Toinette, oui, la « faiseuse d'anges »...

Des gloussements, des rires engraisés de jouissance trouble, traversaient l'assistance.

Nicolas serrait Pauline contre lui : il la forçait à replier sous elle ses petits mollets durs. Il entourait la petite fille de son bras, la main sous son buste, il sentait, au bout de ses doigts, les battements précipités de son cœur. Les fourmis de l'ankylose les trahiraient ou bien un chuchotement : Nicolas, qu'est-ce que ça veut dire « faiseuse d'anges » ? Mr Faure avait l'oreille fine : armé de sa redoutable serpillière, il fouaillait sous le comptoir, les chassait à grands coups de lavette, tonnant tel Chaliapine :

- Qu'est-ce que vous faites encore là, mauvaises graines, avec vos oreilles qui traînent partout ! Fichez-moi le camp, c'est pas un endroit pour les « drôles » !

Nicolas et Pauline, mi-riants, mi-apeurés, prenaient leurs jambes à leur cou pour se réfugier dans une autre de leurs cabanes : l'appentis à bois dans la cour. Là, hissés sur les piles de bûches, assis en face l'un de l'autre, ils tentaient de démêler ces mystérieuses histoires de grandes personnes. Nicolas haussait les épaules : décidément Pauline tu es trop bête ! Tu ne comprends rien ! Il chargeait son cartable sur le dos et rentrait chez lui en traînant encore un peu : il faudrait mentir à sa mère pour les devoirs, expliquer son retard...

Sa mère l'attendait, au crépuscule, inquiète, tendrement grondeuse ; elle relevait ses mèches grisonnantes et se penchait sur lui pour l'embrasser et lui donnait son goûter. Elle lui posait toujours la même question : alors, qu'as-tu appris à l'école, aujourd'hui ? La bouche pleine, il évitait de répondre. L'air bougon, il posait son cartable sur la table de la cuisine, et sans mot dire, ouvrait ses cahiers, Marie les lisait avidement. Elle le regardait songeuse sans dire mot, mais avec tant d'espérance, tant d'amour, qu'il n'avait qu'une envie : s'échapper ! Pourtant, en le poussant à faire

ses devoirs, sa mère, il le savait, le protégeait de son père qui exigeait de lui toutes sortes de menus services : « faire » la litière des vaches, ramasser l'herbe pour les lapins, empiler le bois qu'il coupait avec la scie mécanique et, surtout, l'accompagner dans ses tâches incessantes et l'écouter les commenter sans fin.

Nicolas jette sur la table un billet de cinquante euros et appelle le jeune serveur affairé à grand bruit avec les verres, derrière le comptoir. Il commande un autre whisky, se racle la gorge et entreprend de le questionner.

- Mr Faure ?

- Mort, depuis dix ans à peu près. Une attaque l'a enlevé d'un coup, sans souffrir. Pauline, alors, a repris le fonds ; avec des subventions pour l'aménagement rural, elle a transformé l'hôtel en gîte rural. De belles petites chambres avec salle de bains, le confort et tout, ça marche bien : la clientèle britannique, les pèlerins en route pour Compostelle, les animations musicales, l'été. Le restaurant offre les produits du terroir, c'est le mari de Pauline, un gars monté du Midi, qui est en cuisine. Moi, c'est Laurent, je remplace la patronne au café. Oui, embauché sur un poste emploi-jeune avec une étiquette d'animateur de la vie locale. En fait, je fais barman... Pauline et son mari, Paulo, me laissent tenir le café en fin de journée : ça me plaît ! Je passe mes musiques préférées jusqu'à l'heure de fermeture.

Nicolas sourit : d'une tonitruante machine s'échappe un rythme binaire qui fait vibrer l'air ambiant mais aucunement trépider les consommateurs engourdis par l'apéritif et la douceur du crépuscule.

Pauline

- Ni-co-las! chantonne Pauline avec son accent occitan. Nicolas, tu n'as pas changé! Oh! Incroyable comme tu as vieilli! Mais tu n'as pas changé! s'exclame-t-elle. Les yeux brillants, tournoyante, enjouée, elle rejette en arrière ses cheveux teints en auburn.

- Mon Dieu! Tu es beau : sapé comme un prince! D'où viens-tu comme ça? Ça fait si longtemps... on te croyait à l'autre bout du monde... Tu viens voir ton père? Non? Ah bon! Mais, bien sûr, qu'on va te trouver une petite chambre pour ce soir! Tu peux rester le temps que tu veux chez nous! Ce n'est pas plein en ce moment, loin de là.

Pauline parle, parle, elle remplit de bavardage le silence de Nicolas. Nicolas l'arrête, lui prend le bras.

- Pauline, Ah! Pauline si tu savais...

Un instant très court, il laisse aller sa tête sur son épaule, les yeux brusquement remplis de larmes.

- Qu'est-ce qui t'arrive, pôvre? Allez, viens manger! continue-t-elle, maternelle, il n'y a pas de clients ce soir. Et les enfants sont chez la nourrice. Tu vas manger avec nous.

Elle le pousse vers la cuisine :

- Je te présente mon mari, Paulo. Viens, on va se prendre le pastis.

Nicolas serre la main d'un affable géant barbu, à toque blanche,

qui s'affaire dans la chaleur des tables de cuisson caparaçonnées d'inox, sous le ronronnement des hottes, il suit Pauline dans la salle à manger d'été aménagée sous la treille. Elle le précède, ses larges hanches roulant dans un jean serré.

- Où étais-tu passé ? Ça fait si longtemps...

Une grande partie de la nuit, ils boivent, ils parlent, ils boivent. Paulo est parti se coucher depuis longtemps. Pauline blottie en chien de fusil dans l'angle du canapé, a regardé Nicolas et simplement demandé : alors raconte ! Ses mots, à lui, sont venus, hésitants, maladroits.

Depuis si longtemps, il économise les paroles ; depuis si longtemps il vit dans l'action, agir lui a évité de parler de lui, de ses choix. Le premier : s'engager à dix-huit ans dans la marine. Quitter la ferme, se libérer, oui, de l'étouffement des parents. Pourtant, il a souvent haï la discipline aveugle de l'armée, les chambrées nauséabondes dans lesquelles, pour trouver un peu de solitude, il fallait faire semblant de dormir, bien heureux encore quand un « petit camarade » ne venait le réveiller à grand seau d'eau froide sur la gueule « juste pour rigoler ! ». Il avait dû planquer la photo de sa mère - Marie, à vingt ans, si belle ! - pour éviter les quolibets et les plaisanteries grasses sur sa « poule ». Il avait dû effacer le passé, sa façon précautionneuse de campagnard pour entrer en relation, son accent chantant.

D'ailleurs, les corvées abrutissantes, l'emploi du temps exigeant, les virées obligatoires entre copains, les cuites à la bière, les bordels, l'odeur de désinfectant des bidets malodorants, tout cela ne favorise pas la rêverie, n'est-ce pas ? On oublie vite ! surtout quand on est dans le « faire », qu'on cherche l'efficacité. Pendant de longues années, apprendre un métier, se former, absorber le plus de techniques possible et, enfin, fort des

compétences acquises, démissionner et se faire embaucher sur une plate-forme pétrolière avec un salaire dont il n'aurait jamais osé rêver. Tu peux être fier de toi, lui répète Pauline, admirative. Il est fier : un compte en banque confortable, une femme là-bas, gentille, qui l'accueille à ses retours à terre sans rien dire... Un instant, Nicolas sourit, il songe aux expressions paisibles du beau corps opulent d'Anna. Pas d'incertitude chez Anna, travailler lui suffit. Le travail est une valeur immuable et suffisante qui, appliquée chaque jour, comble la vie. Chaque journée, bien organisée, utile, efficace, se déroule sans heurt, identique à la précédente. Il dit aussi à Pauline qu'il aime bien la petite Ann-Lies, il la gâte parfois, l'enfant est timide, elle a le sourire ébréché d'une petite fille de six ans. Nicolas se sent rassuré et se sait rassurant. Chaque fois qu'il a voyagé, vu du pays, découvert d'autres usages, d'autres peuples, d'autres cultures, il est revenu sans nostalgie, content de retrouver cette vie solide. Assis sur le canapé, un verre à la main, Nicolas passe un bras autour des épaules de Pauline. Elle boit à petits coups et lui demande :

- Te rappelles-tu nos cabanes sous le comptoir de Papa ? Te rappelles-tu les auto-tamponneuses ? La fête du village ? Qu'est-ce qu'on rigolait !

- Alors, pourquoi avec les années, es-tu devenue si distante ? Toi et tes copines, vous pouffiez de rire en nous voyant passer, nous, les garçons. C'est vrai ! On vous relaquait, mais on était vachement timides. Ça nous humiliait vos gloussements de poulettes. Tu te rappelles la folie du juke-box : Gilbert Bécaud, Sheila, les Sex Pistols ; tous ces « tubes » qu'on écoutait tout l'été, sans se lasser... Jusqu'à épuisement du dernier sou d'argent de poche...

- Ah ! L'argent de poche ! Parlons-en ! répond Pauline. Quand

tu en réclamais à ton père pour sortir avec nous, il t'engueulait: de quoi tu manques ici? Tu as à boire et à manger, tu es logé, habillé, tu as tout ce qui te faut. Toute ma vie, j'ai travaillé pour toi. Pour que, plus tard, ces vignes, ces champs, ces bois, t'appartiennent. Il rabâchait, mon dieu! Il te rabâchait ça, tout le temps. Et il te houspillait: alors, il t'en faut encore des sous à gaspiller avec ces « drôlesses »?

- Pourtant, c'était moi qui me les gagnais ces sous. J'en avais bien besoin pour m'amuser un peu. Je voulais les gagner, pas les voler. Je mentais sur mon emploi du temps: je racontais que je restais à l'étude au collège et, en douce, j'allais donner un coup de main à ton père. Il me payait un peu, lui!

Tu te souviens? Je l'aidais à stocker ses livraisons de pinard au fond de la cave. Il fallait soulever la trappe qui communiquait avec la salle de consommation et dégager l'échelle de meunier toute noire de poussière et branlante. On tenait, d'une main, la lampe à pétrole, de l'autre, on s'appuyait prudemment au mur, on descendait, marche par marche, sous la voûte. Nos ombres se projetaient sur le mur, toutes déformées... Je ne sais pas pourquoi, ça me plaisait ces recoins mal éclairés. La lampe à pétrole jetait des flammèches, des lueurs jaunes, je voyais l'angle où étaient rangées les bouteilles réservées. Je comptais les fûts alignés de traviole sur les tréteaux plus ou moins affaissés. Le tonneau en perce dégageait des vapeurs vineuses: ça me montait à la tête.

Pauline l'interrompait:

- Pendant ce temps, mon père me mettait à laver les verres ou à balayer le sol du café plein de mégots entre les tables. Tu parles d'un plaisir!

- Ton père, poursuit Nicolas, accrochait la lampe au mur et commençait à soutirer le vin. Il introduisait un petit tuyau

de caoutchouc noir dans la bonde de la barrique, il aspirait fortement jusqu'à ce que le vin coule dans sa bouche: il recrachait la gorgée par terre, sur le sol en terre battue, des auréoles humides s'agrandissaient. Parfois, il faisait rouler la gorgée d'un côté à l'autre de ses joues en commentant: ah! il est bon, celui-là, sacrédiou! Il glissait ensuite rapidement le petit tuyau noir dans le goulot d'une bouteille et, avant qu'elle ne déborde, dans une autre et il me passait la pleine. J'appuyais d'un coup sec sur le levier de la bouchonneuse et j'allais coucher la bouteille dans le casier. Il discutait sans arrêt... Mon père disait de lui: bavard comme cet ivrogne de Faure!

- Non! Non! Nicolas, pas ivrogne, un peu imbibé seulement! proteste Pauline en riant.

- Je l'écoutais... reprend Nicolas pensif. Ses phrases débutaient toutes par un tonitruant: tu vois, petit... Ses cordes vocales vibraient, graves, ça faisait résonner mon ventre comme l'harmonium...

Sous les pierres de la voûte, cette voix mugissante tressait avec les éthers du vin, l'odeur douceâtre de terre battue, mouillée du rinçage des bouteilles, une trame sonore dont les vibrations profondes enserraient peu à peu l'adolescent dans un cocon euphorique. Dans la pénombre, les reflets verdâtres des bouteilles que l'on faisait égoutter sur les tiges d'un grand porc-épic en fer, culots en l'air, miroitaient faiblement. En un écho muet, ces lueurs évoquaient pour Nicolas les palpitations d'albâtre des cierges en fagots, ruisselants de cire fondue, allumés sous les statues décolorées de l'église «d'en haut», elle aussi sombre, confinée d'odeurs: encaustique, fleurs fanées, poussière humide. Aux grands-messes du dimanche matin, voguaient lentement, dans la nef, des voiles d'encens, gigantesques toiles

d'araignées flottantes, qui gonflaient, s'enroulaient, se dissipaient mystérieusement chassées, peut-être, par les beuglements de l'harmonium essoufflé.

Jamais Nicolas n'avait éprouvé de quiétude à l'église, au contraire, les pincements d'une vague culpabilité entretenue par les «*Kyrie eleison*» et les «*ora pro nobis*» suraigus, discordants, psalmodiés par les vieilles bigotes. Au moment de la quête, il devait jeter dans la sébile de l'enfant de chœur, en soutane rouge, la pièce de monnaie allouée chaque dimanche matin par le Père. Parfois, il avait eu envie de la garder pour le juke-box. Il aurait pu raconter qu'il l'avait perdue en venant à la messe. Mais il allait au catéchisme; à chaque fête, il recevait l'hostie et, pour s'y préparer, il devait aller à confesse. Comment avouer larcin et mensonge à celui là même qu'il eût ainsi volé, et qui l'observait, benoîtement embusqué derrière la grille en bois du confessionnal? Il se serait senti pris comme les mouches dont il avait remarqué qu'il leur fallait remuer le moins possible pour ne pas s'engluer davantage au ruban jaunâtre tortillonné qui pendait au plafond de la cuisine. Docile, il allait à l'église, il jetait la pièce sur le plateau de l'enfant de chœur qui lui faisait une grimace de connivence, il se pliait aux rituels. Plus tard, il avait fait sa communion solennelle. Sur la photo de groupe, il s'était vu boutonneux, l'air sage, les cheveux bien aplatis, raie sur le côté, étrennant un costume bleu marine, avec un maniple à franges en rayonne sur le bras, se tenant par rang de taille, lui parmi les plus grands, déjà bien découplé, garçons d'un côté, filles de l'autre, brunettes en robe blanche avec des minauderies, des coquetteries, des rubans, des volants, serrées les unes contre les autres comme des hirondelles sur un fil.

Fatiguée, un peu saoule, Pauline a posé sa tête sur son épaule

elle a murmuré: ah, je t'aimais bien, tu sais. Ils se sont fait une bise fraternelle et se sont retirés chacun dans sa chambre. Maintenant Nicolas tourne et retourne dans le lit sans pouvoir s'endormir. La chambre de Pauline est au fond du couloir. Toute proche et si lointaine. Ressemble-t-elle à la sienne? Toutes les chambres doivent se ressembler, décorées à l'identique au moment où Pauline a transformé l'hôtel vieillot de Mr Faure. Quand même, elle s'est bien débrouillée la petite sauvageonne de leurs jeux de cache-cache. C'était il y combien de temps? Trente ans? Trente-cinq ans? Une vraie femme d'affaires maintenant. Du sérieux, des sous, des rides aussi, elle a perdu son éclat. Pense-t-elle à lui en ce moment? Il l'imagine lâchant la masse épaisse de ses cheveux pour les brosser de haut en bas, la tête un peu inclinée sur le côté, puis les tordant ensemble sur la nuque. Maintenant qu'elle se retrouve seule elle aussi, peut-être s'avoue-t-elle également: il a chopé un sacré coup de vieux, le Nicolas.

Cela ne déplaît pas à Nicolas de sentir arriver la maturité. Quelques fils argentés brillent dans sa tignasse noire. Souvent après l'amour, Anna s'amuse à les arracher, il crie: Aïe! laisse-moi mon argent de côté! Anna pouffe de rire. Elle semble fière d'être avec un homme plus âgé et riche. Vieillir reste encore un sujet d'amusement. À chaque anniversaire - Anna adore les anniversaires - elle exprime son attachement à Nicolas avec de petites attentions: un menu présent emballé comme un cadeau de prix, un gâteau qu'il aime. Elle se satisfait tranquillement de ces rituels de vieux couples, de tendres préoccupations, d'organisation concrète: à quelle heure on se voit? Qu'est-ce qu'on mange ce soir? Quelle nouvelle télé voudrais-tu acheter? Quel DVD on regarde? Elle est contente, Anna, de ce quotidien

paisible, ordonné, elle ne se projette pas dans l'avenir, elle ne demande rien à Nicolas, il apprécie cette liberté.

Il allume la petite lampe de chevet. Elle auréole les fleurs roses du papier peint. Mon dieu! Pourquoi Pauline a-t-elle choisi quelque chose d'aussi laid? Pourquoi du papier peint d'ailleurs? C'est si chaud le bois blond qui lambrisse la chambre d'Anna. Chaque latte avec ses noeuds, ses fentes, ses veines sinueuses composent des arabesques compliquées, un paysage peuplé de figures imaginaires, d'animaux extraordinaires qu'il est seul à y voir: Anna ne partage pas ses fantasmagories enfantines. Elle sourit: tu vois des trolls partout, toi, tu es comme Ann-Lies. Mais Ann-Lies a six ans, elle! Oui, Anna aime que le monde reste réel.

... Ici, le papier peint avec des fleurs roses... peut-être une idée du mari? Comment il s'appelle, déjà? Paul. Paulo pour les copains, lui a dit Pauline. Et ce Paulo dort dans la chambre à côté, avec Pauline. Pauline, ma soeur d'autrefois, ma complice, Pauline ma petite amoureuse...

Enfants, cachés dans l'appentis du père Faure, elle relevait sa jupe, tirait de côté le fond de sa culotte et découvrait pour lui son sexe de chaton. Elle le lui donnait à regarder, comme on promet un fruit à un enfant. Cette minuscule cavité rose, ourlée de mauve, le fascinait, lui faisait penser au bâillement mystérieux, cruel peut-être, d'un petit chat en train de s'éveiller.

D'un coup, sans prévenir, elle remettait en place l'interlock blanc, sautait sur ses pieds et s'enfuyait en riant. Il la poursuivait mais, plus rapide, elle disparaissait sans qu'il pût la retrouver. Maintenant, Pauline a dû se replier en chien de fusil. À côté d'elle, le gros Paulo, creuse inégalement le matelas, il est si pesant. Sûrement, il ronfle! Elle, dort-elle? Peut-être est-elle

gênée par les reflets de la lune entre les volets. Comment dormir avec cette lune ? Ce n'est pas un clair de lune, c'est une célébration nocturne. Nicolas ouvre grande la fenêtre, il contemple la nuit crépitante de grillons, les milliards d'étoiles étincelantes de la voie lactée tournant lentement dans l'univers tandis que l'appel menu des crapauds près du puits du jardin rappelle les petites choses de la terre. Cieux intacts des nuits du Quercy. Cieux d'hier, ciel d'aujourd'hui. Douceur de ce silence tiède, comme une tendresse manquée. Pauline repose tout près d'un autre, dans la chambre à côté. S'il était resté au pays, serait-elle devenue son amante ? Sans doute, auraient-ils été obligés de se marier... Avec Anna, au moins, il est tranquille : il n'en a jamais été question. Elle a déjà dû essayer de lui téléphoner, en Espagne. Il imagine la sonnerie interminable dans l'appartement vide, la perplexité d'Anna. Serait-elle envoûtée, Anna, par la majesté de cette nuit immense et l'énigme silencieuse qu'elle adresse à la planète ?

Émile

Émile s'est enfermé chez lui toute la journée. Lentement, le soir est venu. Dans son lit-rouleau, il se retourne sans cesse faisant crisser la paille, sans trouver le sommeil. Le choc de l'arrivée de Nicolas bouscule la résignation amère qui le tient roide depuis des années. Son coeur tape à grands coups, trop vite. A-t-il encore oublié sa digitaline ? Il se lève. Tapi dans l'angle de l'embrasure profonde de la fenêtre, il regarde dehors. Émergeant dans la nuit bleue, la lune monte fermement du bord de l'horizon ; elle blanchit la cour, lisse les reliefs du puits, le quadrilatère des bâtiments de la ferme, la cour, l'ancienne aire de battage des moissons, espace vide maintenant, nu sous la glaçure brillante. Quelques nuages rouis par la lumière, dérivent vivement, ils masquent les étoiles que le halo de l'astre n'a pas effacées. Silencieusement, la grande effraie se lève du pigeonnier, son abri diurne.

Déployée, immense, elle part chasser les mulots ou les minuscules proies fourvoyées par le théâtre de chimères du grand clair de lune. Un petit crapaud égraine son appel ténu. Une bourrasque tiède secoue le jardin, annonciatrice de la pluie, demain peut-être. Des mots agitent l'esprit d'Émile, des bribes de phrases qu'il marmonne à voix haute dans le silence de la chambre.

Je suis sûr qu'*IL* guette à travers la haie de noisetiers. J'ai vu les feuilles remuer comme si un animal s'y cachait. Il fait tellement clair! Je pourrai détecter l'ombre de n'importe qui: un renard qui cherche des poules, un voleur... Personne ne peut se douter que je suis là, posté, le front écrasé contre le carreau. Sacrédiou! ce coeur qui cogne en accéléré...

Tout est obscur, aucune lampe allumée. *IL* peut croire que je ne suis pas chez moi, que la maison est vide. Ou bien, *s'IL* croit que je suis là, *IL* peut penser que je dors, que je ne *LE* vois pas. *S'IL* veut, c'est facile de se faufiler derrière le sureau, d'entrer dans la cour, se promener tout autour. *IL* doit quand même avoir envie de la revoir cette ferme... *IL* y est né! *IL* y a grandi! Ça aurait pu être *SA* ferme s'il avait voulu. Mais non! *IL* a foutu le camp, *IL* a cassé tous les liens!

Pourtant, *s'IL* arrive comme un voleur, clandestinement, forcément *IL* se dévoilera: on ne peut traverser la cour sans se découvrir. Sa silhouette, sur le terre-plein, s'étendra, géante sous la lune. Je la verrai venir de loin. Tiens, que se passe-t-il? Les grillons se taisent, un silence s'étend... L'ombre du marronnier paraît plus large, plus noire, épaissie d'un double, une silhouette oscille à droite puis à gauche derrière le tronc. S'embusquerait-*IL* d'arbre en arbuste pour avancer, invisible? Et cette ombre qui dérive, maintenant, sur le sol? Ah! la dame blanche! Qu'est-ce que je fais s'il arrive? Si je *LE* vois traverser la cour sans se cacher, marcher d'un pas assuré comme *s'IL* en était le maître? Peut-être, monter tranquillement les marches jusqu'à l'entrée, frapper, crier: ouvre, enfin! Je suis ton fils, l'héritier de ce domaine. Non! *IL* n'aura pas ce toupet! Même si la maison lui paraît obscure, silencieuse, morte, *IL* aura quelque crainte. Je suis, chez moi ici, *IL* sait comment je peux accueillir les rôdeurs. Le fusil de chasse est là, à portée de main, au râtelier, chargé. Tant

que je vivrai, personne n'osera se risquer chez moi. Personne n'entrera chez moi sans mon autorisation. Jamais!

D'ailleurs, qu'est-ce qu'*IL* pourrait bien venir chercher ici? Tout ce que j'ai construit, *IL* l'a nié. *IL* a tout abandonné, tout détruit. Cette propriété, avec Marie, nous l'avons travaillée, chaque jour, notre vie entière, j'y ai consacré toutes mes forces! Je voulais la lui transmettre cette exploitation, belle, en bon état, rentable, prospère. Et voilà! *IL* est parti. Tout ce que j'ai donné: mes forces, mes journées, mon travail, tout s'est écroulé... J'ai tout perdu, le coeur à l'ouvrage, le sommeil, la santé, même l'appétit.